

ÇA ET LA

Le 2 courant, les juifs ont célébré la fête du nouvel an qui commence l'année 5,644 de la chronologie hébraïque. Les cérémonies d'inauguration de l'année ont duré deux jours, et presque tout le mois est consacré à différentes fêtes du culte juif, parmi lesquelles nous citerons : "le jour du souvenir," "le jour de l'expiation," qui tombe le 12 octobre. Cette dernière fête est observée strictement par tous les juifs, qui doivent pardonner ce jour-là les injures qu'ils ont reçues et réparer les offenses qu'ils ont commises. La fête des Tabernacles est aussi l'une des plus importantes.

* *

Les travaux de construction de la nouvelle gare du Pacifique sont commencés. La façade, rue Notre-Dame, aura une longueur de 180 pieds sur 60 de profondeur. Le contrat a été donné à M. H.-J. Beemer, qui s'est engagé à terminer les travaux en février prochain.

Au rez-de-chaussée se trouveront la gare des marchandises et une plate-forme-promenade ; au niveau de la rue Notre-Dame seront les salles d'attentes, les bureaux et le service de l'express et des bagages, ainsi qu'un escalier double conduisant à la voie. L'extérieur de la gare donnant sur la rue Notre-Dame aura l'aspect d'une série de magasin, et aura quarante pieds de haut.

* *

On rapporte qu'un des jeunes fils du duc d'Argyle, et par conséquent un des frères de notre présent gouverneur-général, alla demander à son père la permission d'épouser une jeune fille qu'il aimait, mais qui, malheureusement, n'avait pas de titres. Le duc répondit que, personnellement, il n'avait aucune objection au mariage, mais vu que son fils aîné avait épousé la fille de la Reine, il croyait qu'il était de son devoir de demander l'approbation de Sa Majesté avant de ne rien décider. On fit donc appel à Sa Majesté, et celle-ci répliqua que, depuis la mort du Prince Consort, elle avait pris l'habitude de consulter le duc de Saxe Cobourg sur toutes les affaires de famille. On référé donc la question au duc Ernest, qui dit que depuis l'union avec l'Allemagne, il s'était fait une loi de demander l'opinion de l'empereur sur toutes les questions importantes qui se présentaient. L'affaire fut donc soumise à l'empereur qui déclara que, comme souverain constitutionnel, il était obligé de demander l'opinion du premier-ministre. Enfin, il arriva, heureusement pour les deux amants, que le célèbre chancelier ne désirait pas prendre l'avis de qui que ce soit, et décida que le mariage aurait lieu. Est-ce vrai ?

LE DRAPEAU

(Suite)

Le jour entrant, furtif et pâle, dans cette chambre, où la lampe jetait maintenant des lueurs intermittentes et mourait à son tour. Un rayon blafard se posait sur le visage mâle et fière de Malapeyre, et rendait ses orbites plus caves, ses joues plus creuses. Fougerel en avait bien vu des morts et des mourants, dans ses années de guerre ; il avait vu tomber, ensanglantés, et demeurer immobiles, dans leurs poses étranges de foudroyés, bien des compagnons, bien des amis ; mais, cette fois, ce n'était pas seulement un frère d'armes qui tombait : c'était sa propre existence qui se dédoublait et se déchirait. Qu'il était seul maintenant, noyé, perdu dans l'immense foule ! La mort lui prenait la moitié de son être ! Il était là, cloué au parquet, regardant à travers ses larmes ce soldat mort, dont l'agonie, sur ce lit allemand, avait eu pour témoins les images de deux défaites : Leipzig et Waterloo !

Fougerel demeura ainsi, absorbé longtemps. Deux ou trois petits coups secs, frappés sur la porte, le tirèrent de son atonie. Il répondit machinalement :

—Entrez.

C'était le docteur, le petit docteur, froid, impassible, qui doucement demanda :

—Eh bien ?

—Voyez, répondit Fougerel en lui montrant le mort.

Le médecin fit simplement un *ah* ! sans étonnement, et après avoir considéré un moment le cadavre :

—Eh bien ! monsieur, n'ayant pu le sauver, je me mets du moins tout à votre disposition pour vous faciliter les détails toujours ennuyeux, et surtout pour un étranger, de l'inhumation.

Fougerel éprouva tout d'abord, devant ce calme et cette indifférence, une colère sourde, et il se demanda s'il n'allait point précipiter le petit bonhomme par la fenêtre ; mais il songea qu'après tout le médecin n'avait aucune raison de s'émouvoir et qu'il faisait, au contraire, ce qu'il pouvait pour être aimable. Alors il remercia, et, machinalement, il suivit le docteur à travers les agences où devaient être reçues les déclarations.

Fougerel, déjà irrité par son séjour en Allemagne,

était rendu plus nerveux par cette mort soudaine et cet implacable malheur. Il allait et venait dans les rues de Cologne comme un aveugle, ne voyant et n'entendant rien, suivant sa pensée avec une persistance douloureuse.

La souffrance qu'il éprouvait de la perte de son ami se trouvait doublée par cette mort en pays étranger, Fougerel eût dit volontiers en pays ennemi. "Il y a sur le sol natal des endroits bénis où la fin semblerait plus douce. On s'y endort, on meurt chez soi," songeait Fougerel. Il avait eu l'idée de ramener le corps de Malapeyre en France ; mais, outre que c'était long, difficile, et que Potsdam attendait, l'éternelle question d'argent était là ! "Après tout, se disait le capitaine, le vieil ami ne sera pas le seul, et tant d'autres pauvres diables sont morts avant lui, sur cette rive... autrefois— et dites-moi pourquoi ?"

Il passa toute sa journée à courir dans cette ville inconnue.

Le petit docteur l'avait quitté, lui ayant donné tous les renseignements désirables ; mais Fougerel avait oublié vite, et dans le dédale des ruelles et des couloirs, il lui fallut se débattre, chercher, demander, s'irriter pour obtenir qu'on lui permit de donner une tombe à son ami.

Il souffrait, le malheureux, à se voir ainsi forcé de parlementer avec des employés au ton rogue, avec des Prussiens à l'air railleur. Il se sentait secoué par d'après colères, bientôt refoulées ; il n'entendait rien à ces noms qu'on lui dictait ; il éprouvait l'immense souffrance de l'isolement, décuplée, cette fois, par une des plus profondes douleurs qu'il eût ressenties de sa vie. Le soir, brisé, las, pâle et défat, il rentra à son hôtel, qu'il eut de la peine à retrouver. Les gens de la maison le reçurent cette fois avec une politesse affectueuse. Il y avait tant de désolation sur son rude visage que celui-ci en devenait imposant et beau. Il mangea du bout des dents, salua ses hôtes et monta à sa chambre. Du bas de l'escalier, une des servantes lui demanda s'il fallait faire un lit pour lui dans une autre chambre :

—Non, dit-il, merci. Je veillerai.

On avait jeté sur le corps de Malapeyre ce drap blanc des morts dont les plis rigides prennent des aspects de marbre. Un peu d'eau bénite était sur une table, auprès du cadavre. Fougerel regarda ce lit mortuaire et soupira. Puis il s'assit. Il prit un livre et ne put lire. Alors il demeura là, rêvant, les yeux rivés à ce suaire, et la pensée amèrement emportée vers les souvenirs d'autrefois, les nuits de bivouac, les journées de bataille et les longues et chères promenades aussi, les paisibles soirées de Vernon. Que de temps passé ! Que tout cela était loin ! Quelle succession d'amertumes que la vie ! Mais, à travers ces pensées, une idée impérieuse revenait et se refaisait sans cesse sa place. Fougerel entendait encore et toujours la suprême parole du mort, et au milieu du bourdonnement et du tintement que causaient la fatigue et l'espèce de vide de son cerveau, il lui semblait entendre répéter souvent ce mot : le drapeau !

Fougerel, accablé, s'assoupit un peu vers le matin. Lorsqu'il s'éveilla, les porteurs de la bière et les ensevelisseurs arrivèrent. Le capitaine demeura là, voulut être présent durant les apprêts lugubres. Lorsqu'il vit son ami couché dans le certueil comme un chevalier dans une armure, il souleva un coin du suaire, et, se penchant sur ce front de soldat, il y posa ses lèvres, dernière accolade du frère d'armes au frère d'armes. Puis, jusqu'à la fin, il resta debout et l'air résolu.

Ce jour-là, le ciel, voilé depuis la veille, était devenu pluvieux. De petites gouttes d'une sorte de bruite froide tombaient, délayant la boue dans les rues. On put voir, traversant Cologne pour se rendre au-delà de Hahnenhor, sur la route d'Aix-la-Chapelle, vers le cimetière, le triste convoi d'un inconnu derrière lequel, seul, la tête découverte, marchait un homme en cheveux blancs. Le capitaine Fougerel ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour de lui ; il marchait, invinciblement attiré par cette bière qu'on portait devant lui ; cependant, il remarqua que les passants ne se découvriraient pas devant le mort comme en France.

—On ne te salue guère, mon pauvre Malapeyre, pensait-il. Dans notre petite ville de Vernon, tu aurais eu le piquet de troupiers pour faire escorte à ton ruban de la Légion-d'Honneur ! Après tout, je suis là, mon vieil ami, et cela te suffit, je gage ?

Les passants devenaient sérieux à regarder cet homme qui marchait ainsi, inconnu de tous, sous la pluie, à travers les rues encombrées ; ils murmuraient tout bas :

—Un Français !

Au coin du cimetière, dans un angle paisible, loin des tombes monumentales, à côté d'humbles *tumuli* couverts de lierre et de fleurs, le capitaine fut placé, tandis que Fougerel, mordant avec douleur sa lèvre inférieure, ne pensait déjà qu'à ce jour prochain, où il reviendrait là, à cet endroit même, tenir le serment fait au mort et lui dire :

—Malapeyre, le drapeau est repris !

Lorsque tout fut achevé, Fougerel demeura encore un moment devant la tombe fermée.

—Mon pauvre Malapeyre, dit-il tout haut, mon vieux

camarade ! Allons, ajouta-t-il avec un geste assuré, à bientôt !

Et il regagna le logis où il avait laissé une partie de sa vie.

En rentrant dans la chambre mortuaire, il la trouva immense, glacée. Ces pas, dans cette vaste salle, lui semblaient résonner comme sous des arceaux. En regardant le lit, maintenant recouvert d'une banale couverture de percale à fleurs, et attendant un voyageur nouveau, ses yeux rencontrèrent les deux gravures dont la vue avait irrité si cruellement le pauvre Malapeyre. Cette fois, Fougerel atteignit les cadres insultants, et d'un coup de talon, les brisa au milieu de la chambre ; puis, heureux, avec des yeux pleins de larmes, il tréigna dessus avec une amère joie.

Le lendemain, il les fit mettre sur la carte. L'aubergiste, flegmatique, ne laissa échapper aucune marque d'étonnement. Il ajouta, en le doublant, au total de la note, le prix des gravures. Fougerel repartit aussitôt. Il avait hâte, en agissant, en recherchant le mouvement et la lutte, de secouer la tristesse profonde qui s'était emparée de lui. Lorsque, au détour de la route, Fougerel vit disparaître, derrière un pli de terrain, la haute masse de *Dom* inachevée, il ne put s'empêcher d'éprouver ce serrement de cœur qui vous saisit lorsqu'on laisse derrière soi un coin de terre adoré. Cette ville étrangère lui paraissait à la fois haïssable et amie, car elle lui prenait, mais lui gardait aussi un des siens !

Puissance de l'idée fixe, de la volonté, de l'acharnement à un devoir, Fougerel, à mesure que la petite diligence, étouffante et cahotée, qui l'emportait vers la Prusse, avançait, Fougerel ne songeait plus qu'à l'œuvre insensée qu'il voulait tenter, et il lui semblait que Malapeyre était toujours à ses côtés pour lui dicter sans cesse le mot d'ordre.

Arrivé à Berlin, Fougerel se sentit pris de colère devant cette capitale à l'aspect de caserne, pleine de soldats corrects et d'officiers insolents, ville de résidence de caporaux et de courtisanes. Dès le premier jour, il prit des informations pour savoir comment on pouvait aller à Potsdam. On lui indiqua l'heure à laquelle partait la diligence, et le lieu où il pourrait la prendre. Un interprète débattit pour lui avec le cocher le prix voulu, aller et retour. Fougerel ne se souciait plus de converser avec les Allemands ; il éprouvait une sourde rage à entamer ces dialogues où il ne se faisait point comprendre. Le lendemain matin, rasé de frais, ganté, sanglé comme un jour de revue (et c'était un jour de bataille), le capitaine Fougerel partit pour Potsdam, où il allait enfin se trouver dans quelques heures.

Il avait la fièvre, il fredonnait en lui-même un refrain d'autrefois ; il avait l'impatience de l'homme qui touche à la minute décisive de sa vie. Il pensait à Malapeyre aussi ; il regrettait jusqu'au profond de l'âme qu'il ne fût point là, à ses côtés.

—Pauvre ami, c'eût été sa grande joie !

Car il ne se doutait pas, chose singulière, que le drapeau du régiment ne fût bientôt à lui. C'est un privilège de l'extase qu'elle rend tangible une impossibilité.

Il ne se demandait même point comment il ferait pour atteindre le drapeau, pour l'arracher à l'ennemi, pour l'emporter. Il était certain que le drapeau lui appartenait. Il le sentait déjà, pour ainsi dire, entre ses mains, et la soie frissonnait par avance sous ses baisers. Ce n'était pas à un combat que semblait marcher cet amant du devoir, mais à un rendez-vous d'amour.

Il éprouva pourtant une émotion profonde et grave lorsque, la voiture, s'arrêtant, le conducteur jeta ce nom :

—Potsdam !

Potsdam ! C'était donc là !

JULES CLARETIE.

(A suivre.)

LE ROSAIRE

La procession de dimanche dernier a été une belle et grande démonstration, la plus grande qui ait eu lieu ici en l'honneur de la glorieuse patronne de Ville-Marie, depuis la fameuse procession de l'année du choléra, où l'on promena la statue miraculeuse de Notre-Dame de Bonsecours à travers les rues de Montréal, désolées par le fléau.

Le défilé, plus nombreux qu'à la Fête-Dieu et à la Saint-Jean-Baptiste, comprenait près de vingt mille personnes, hommes, femmes et enfants. Toutes les sociétés et confréries y avaient rang, depuis les congrégations de la Sainte-Vierge jusqu'aux sociétés de tempérance. Quatre de nos principaux citoyens portaient sur un brancard la statue de la Vierge, que suivait Mgr Fabre, escorté de son clergé.

Cette cérémonie solennelle a eu lieu, par décision de Mgr l'évêque de Montréal, conformément au désir exprimé par le Souverain Pontife dans l'encyclique du Rosaire. On n'a guère vu, dans le pays, de manifestation plus imposante et plus touchante.—(Minerve.)